BULLETIN

DE LA LIGUE DES COMMUNISTES INTERNATIONALISTES

Rédaction : A. HENNAUT, Chaussée de Waterloo, 468, Bruxelles
Administration : V. MARTENS, Rue de l'Indépendance, 114. C. C. Post. 27,66,40

Paraît au moins une fois par mois
.. ABONNEMENT : 6 francs l'an ..

MAI 1938

N° 5

Septième année
50 centimes

SOMMAIRE : Premier mai 1938.
A nouveau des occupations de puits.
Dans la soi disant patrie des travailleurs.
Quelles sont les causes des guerres?

PREMIER MAI 1938.

Le premier mai est la journée consacrée par la tradition a l'affirmation de la volonté de libérer la classe ouvrière de l'exploitation capitaliste ,d'instaurer un régime qui ne permettra plus que les uns vivent du travail des autres et que les masses soient immolées périodiquement dans des guerres dévastatrices, ces cauchemars de nos temps.

Mais est-ce bien effectivement en faveur de la proclamation du droit des travailleurs et pour l'établissement de la paix entre les peuples qu'on vous appelle à manifester en ce jour? Les organisations qui s'autorisent à parler au nom des travailleurs et du socialisme: les syndicats, les partis soi disant ouvriers, socialistes ou communistes travaillent-ils à établir la paix du monde et à émanciper la classe ouvrière? L'inexorable réalité de tous les jours nous répond: non.

On ne reconnait plus dans le monde d'aujourd'hui le monstre que les capitalistes et leurs diplomates véreux ont enfanté à la fin de la dernière guerre. Les vainqueurs de la grande guerre avaient voulu anéantir à jamais l'impérialisme allemand qui, en 1914, poussa effectivement à la guerre et menaçait les positions de ces autres maitres du monde: les impérialismes anglais et français. L'incommensurable égoïsme de l'Angleterre et de la France, la haine de la révolution ont poussé l'Allemagne et l'Autriche dans les bras du fascisme. Maintenant, le nazisme triomphant, aidé du fascisme mussolinien au secours duquel les démocraties n'ont cessé de se porter, est en train de réaliser en Europe un empire comme aucun des plus enragés pangermanistes d'avant guerre n'avait osé rêver. Les vainqueurs de Versailles suscitent chez les vaincus, par leurs appétits déchainés, un regroupement de toutes les classes sur le plan national. Le triomphe du nationalisme pangermaniste provoque en Allemagne une saignée du peuple sans précédent pour le réarmement. Et ce réarmement allemand, fruit - il ne faut jamais cesser de le rappeler - du brigandage des puissances soi-disant démocratiques et de leur haine farouche de tout ce qui est révolutionnaire, appelle, à son tour, une recrudescence des armements dans nos pays.

Voilà donc, résumée brièvement la politique des vingt dernières années les peuples ploient sous le fardeau insupportable des armements parce que le capitalisme est sorti vainqueur de la dernière guerre. Ceux qui, en 1914 ont lancé les peuples les uns contre les autres, en se tenant eux-mêmes prudemment à bonne distance des lieux de massacres, commandent toujours aux masses. C'est toujours à eux qu'obéissent, pour le malheur du monde, la presse, l'école, la radio, l'église, l'armée, la police, l'état. Et il faut même ajouter: les syndicats, les partis socialistes et communistes.

On dépense dès maintenant (c'est là un fait avoué par les journaux bourgeois) plus par jour pour le réarmement que pendant la grande guerre pour la destruction sur tous les fronts et partout ailleurs. Voilà le résultat de ce régime qu'on nous vante comme le meilleur suppôt de l'ordre, le générateur du travail, de l'intelligence, de la prévoyance et de la tolérance.

Et pourquoi ce réarmement?

Défense nationale, sécurité, respect des traités, défense de la démocratie, lutte contre le fascisme. Voilà les motifs allégués par les maitres de l'heure. Mais ce sont d'impudents mensonges. Lutte contre le farcisme? Mais les travailleurs espagnols, qui mènent une lutte inégale contre Franco (la lutte est inégale parce que le capitalisme entier est derrière Franco, et ensuite parce que dans le camp républicain la trahison est installée en permanence dans la personne de tous ceux qui veulent bien lutter pour la "démocratie" mais non pas pour le socialisme) n'ont pas eu de plus perfides adversaires que les puissances soi-disant démocratiques. C'est le socialiste Blum qui a inventé le Comité de non-intervention de Londres qui ignore encore maintenant l'envoi de soldats italiens et d'avions allemands pour massacrer les prolétaires d'Espagne. C'est le socialiste Spaak qui a réclamé un million pour l'attaché d'ambassade de Borchgrave, défenseur des franquistes, comme d'ailleurs toutes les ambassades en Espagne, véritables nids d'espions nationalistes. C'est sous un ministère à participation socialiste que des avions payés par le gouvernement républicain ont été gardés.

Défense des traités et du droit? Mais l'Angleterre ne vient-elle pas de signer un accord avec l'Italie, accord qui assurera à l'Angleterre le contrôle sur une partie de l'Abyssinie (ou sa possession), territoire conquis en dépit des traités dont l'Angleterre se proclame en même temps le garant.

Défense de la démocratie? Mais la France est aussi toujours l'alliée du gouvernement soviétique dont le sinistre Staline est le chef, ce despote comme l'Europe n'en a plus connu un depuis longtemps qui accorde à "ses "ouvriers moins de pain qu'Hitler n'accorde de beurre aux "siens" et qui fait disparaitre tous ses anciens collègues après les avoir déshonorés.

Non, en dépit de tous les sophismes, c'est l'ancienne vérité qui reste vraie: en régime capitaliste, les guerres sont des actes de brigandage. Les possesseurs, ceux qui vivent du travail des autres, veulent réaliser la plus value (le travail non payé) arraché aux travailleurs. Pour cela il faut qu'ils étendent leur pouvoir, conquièrent de nouveaux débouchés, s'approprient des métières premières. Chaque capitalisme voudrait pour lui seul toutes les richesses du monde, tous les marchés, tout le bétail humain à exploiter. Voilà la cause des guerres: le déchainement des appétits capitalistes.

Seule la classe ouvrière pourrait réaliser la paix du monde. Elle n'a rien à exploiter puisqu'elle vit non de l'exploitation d'autrui mais de son travail propre. Mais pour ce faire, il faut que dans chaque pays la

classe ouvrière arrache le pouvoir des exploiteurs. Il faut qu'elle fasse sa révolution.

C'est pour tout cela que les partis socialistes et communistes profanent le premier mai par leurs manifestations. Les socialistes veulent la "défense nationale", ils participent au pouvoir, ils vôtent les budgets. Les communistes se sont ralliés aussi à la "défense nationale", ils ne sont contre la guerre que là ou cette dernière parait se diriger contre le gouvernement soviétique à l'oeil et au doigt duquel ils obéissent servilement. Tous mentent à propos de la guerre prochaine qu'ils préparent.

Les travailleurs ne peuvent pas reconnaitre cette guerre. Si elle éclate ce ne peut être que par le fait de leurs exploiteurs, leurs pires ennemis. L'ouvrier belge, wallon ou flamand (des fascistes flamands veulent faire fraterniser l'ouvrier flamand avec l'ouvrier allemand - en fait avec le bourgeois patriote paggermaniste - mais c'est pour mieux le préparer à accepter la guerre en faveur de l'Allemagne contre la France) a plus d'intérêt commun avec l'ouvrier allemand ou autrichien qu'avec le capitaliste belge ou français ou anglais. Il doit répudier cette guerre et sa préparation.

La paix du monde ne se forge pas dans les cortèges officiels, ou les déclamations internationalistes des chefs sonnent faux (elles sont d'ailleurs déjà beaucoup moins internationalistes qu'en 1914; les chefs admettent déjà deux sortes d'ouvriers: les ouvriers des pays démocratiques et ceux des pays fascistes à qui ils veulent ouvrier les yeux... par la guerre) La vraie paix se prépare dans les mouvements de classe - bien souvent clandestins, et pour cause- que les ouvriers déclanchent contre leurs exploiteurs et aussi contre les représentants officiels des partis et des syndicats. Dans les grèves, les occupations d'usines et de puits, la nouvelle conscience ouvrière se forme. C'est sur elle que nous fondons nos espoirs.

C'est elle qui fera revivre le sentiment socialiste dans le coeur des masses. C'est elle qui arrachera aux chefs officiels le masque dont ils s'affublent et les fera apparaitre tels qu'ils sont: comme des plats valets du capitalisme. Les travailleurs combattront d'abord l'oppression sociale dont ils sont victimes à l'intérieur des frontières de l'état où ils sont embrigadés. Ils se rendront d'abord maitre d ans cet état.

C'est là seule et unique façon de faire la paix du monde et de se délivrer du cauchemar fasciste.

L'AIDE AUX REVOLUTIONNAIRES ESPAGNOLS.

5ième liste. Seraing. Liste n°2: E.M. 10 frs; P.L. 10 frs; E.C.10 frs; N.10 frs; G 5 frs; H. 5frs; Liste N°I: O.H. 10 frs; D.C.2 frs; St L.20 frs; Bruxelles: Liste n°16:22 frs; Total: 104 frs. Listes précédentes : 739 frs
Total général: 843 frs.
Versements effectues : au Poum 150 frs; Aux anarchistes: 150 frs
Reste en caisse: 143 frs.

LA VIE DU BULLETIN.

Cinquième liste de souscription.
Groupe de Seraing: 15 frs; J.D. 2 frs; V.M. 5 frs; M.L. 5 frs; A.H. 20 frs
Total : 47 frs Listes précédentes: 516,50 frs Total général: 563,50 frs

A NOUVEAU DES OCCUPATIONS DE PUITS.

Dans la première semaine d'avril, les mineurs d'une pause du charbonnage des Kessalles, situé dans le pays de Liège, ont fait la grève sur le "tas" (refusant, en arrivant au fond, de travailler et refusant également de remonter à la surface. Les patrons s'opposèrent au ravitaillement des grévistes, le secrétaire national de la Centrale socialiste des mineurs, Nicolas Dethier accouru en hâte avec la volonté de ramener les récalcitrants à la saine raison, s'est vu interdire l'accès du puits. Il a dû se contenter d'émettre par téléphone ses recommandations de briseur de grève et de défenseur de la propriété capitaliste. Quelques jours après, un mouvement semblable a éclaté au charbonnage Xhoré. Enfin, le vendredi 23 avril, les ouvriers du Grand Bac à Sclessin, décidaient à leur tour de faire grève au fond de la mine. Des surveillants envoyés par la direction du charbonnage en parlementaires furent fait prisonniers par les grévistes.

Ces occupations ont fait l'objet d'un examen en Conseil des ministres et les journaux annoncent que le gouvernement saisira prochainement le parlement d'un projet de loi en vue de réprimer de pareils mouvements qui, ajoutent les communiqués officiels, " n'ont rien à voir avec le droit de grève." Attendons donc le nouvel article 310 que nos ministres - socialistes compris - préparent pour enrayer le mouvement des ouvriers. Car, en réalité, c'est de cela qu'il s'agit. Quest-ce donc que l'occupation des usines ou la"grève sur le tas"? C'est la nouvelle tactique de lutte innovée par les travailleurs pour lutter contre le patronat à une époque où les syndicats, pratiquement vendus à la bourgeoisie, interdissent toute lutte. Le Conseil des ministres a beau déclarer que l'occupation des usines n'a rien à voir avec le droit de grève, il n'en reste pas moins vrai que cette forme de grève est la seule qui mette la lutte ouvrière à l'abri des tentatives de sabotage de la part des chefs syndicaux, les saboteurs patentés. Et si nos ministres éditent donc de nouvelles mesures législatives pour mettre fin ou pour prévenir les occupations d'usines c'est bien au droit de grève qu'ils s'attaquent. Faut-il dire que dans cette entreprise les ministres tombent pleinement d'accord avec les chefs syndicaux. C'est en effet sur ces derniers que les ministres comptent en tout premier lieu pour appliquer leurs mesures d'exception. Et la collaboration des chefs syndicaux leur est assurée d'avance.

Pendant que les journaux socialistes appellent pour la Xième fois les travailleurs à lutter contre le fascisme, ils s'abstiennent du moindre commentaire à propos de ces mouvements "irréguliers". Devant leur renouvellement périodique et de plus en plus multiple, il devient de plus en plus malaisé de prétendre qu'ils sont l'oeuvre d'"éléments troubles". Mais les journaux n'attendent certainement que la première occasion pour hurler aux chausses des occupants. Ils hauront beau faire, cela n'empêchera pas ces mouvements de se répéter. Et ce sera heureux car ces occupations sont les plus authentiques expressions de la lutte ouvrière. N'en déplaise aux chefs syndicaux et leurs maitres capitalistes: vive la grève sur le tas.

\- - - - - - - - -

A propos des grèves dans le bassin de Liège, un camarade nous écrit:

Le charbonnage Xhoré est situé à une I/2 heure environ des Kessalles. Le motif de ces grèves serait que des ouvriers abattants auraient été payés sous le minimum: 43 frs au lieu de 51, je crois.

Ce qui est curieux, c'est que les mineurs de la rive gauche de la Meuse sont passés depuis des années à l'avant garde du mouvement gréviste alors que ceux de la rive droite où l'influence communiste s'est faite sentir le plus

fortement, restent en arrière. Il est vrai que les cadres du stalinisme sont médiocres. Les véritables noyaux révolutionnaires, depuis surtout la grève d'Ougrée-Marihaye, ont été décimés.

Les staliniens ne sont pour rien dans les grèves signalées plus haut. L'inconséquente députée Degeer, informée sans doute par un stalinien du charbonnage Kessalles, est allée baver sur la vie chère et conseiller le calme aux mineurs qui eux voulaient pénétrer sur les carreaux de la mine où, parait-il, les gendarmes campaient, sur le temps qu'un délégué réformiste était descendu dans la mine pour parlementer avec les grévistes.

Lorsque la diminution de 5% fut annoncée, les staliniens pour la forme, lancèrent une circulaire regrettant que les dirigeants.;;.etc... et en conclusion cette circulaire conseillait aux mineurs d'agir dans les cadres de leur organisations. Inutile de vous expliquer ce que cela voulait dire.

Non, les staliniens n'incitent plus les ouvriers à la lutte. Ils s'occupent en compagnie des socialistes et de gens qui se sont fait remarquer dans les bandes rexistes, de ravitaillement pour les espagnols.

On peut dire, que si les 5% de diminution avaient été maintenus, la grève générale aurait éclaté et cela sans le concours de personne.

DANS LA SOI DISANT PATRIE DES TRAVAILLEURS.

Les fameux procès des "contre-révolutionnaires","espions trotskystes" de "droite" ou de "gauche" que les policiers de Staline mettent en scène, portent les ouvriers de plus en plus à réfléchir. Il est possible qu'en U.R.S.S. de tels procès impressionnent encore, mais il s'avère que pour l'étranger, surtout les pays d'Europe et d'Amérique, qui sont pourtant aussi habitués à des formidables mises en scène, les procédés de Staline paraissent trop grossiers, trop barbares et mettent en relief bien plus l'incapacité des policiers et le manque de scrupule du despoteque la culpabilité des accusés. Cependant, les travailleurs ont dificile à comprendre les dessous de ces procès, leurs rapports avec la vie des différentes couches sociales. Sur quoi s'appuye le despotisme de Staline, à quelles classes bénéficie-t-il? Voilà ce qu'on a grand peine à saisir. Pour le faire, il faudrait mieux connaitre la vie en U.R.S.S.

Andrew Smith est un communiste américain qui en I932, revint émerveillé à son pays d'un voyage en U.R.S.S., voyage accompli en qualité de délégué ouvrier sous les auspices et sous la conduite du parti communiste. Sana modèles, représentations de théatre, usines merveilleuses, crêches idylliques, voilà ce qu'il avait vu. Les explications qu'on lui avait données, il les avaient cru. Et notre homme avait pris l'U.R.S.S. pour un paradis prolétarien. Il était tellement emerveillé qu'il décida de planter définitivement sa tente dans cet Eden socialiste. Il se défit de tout ce qu'il possédait, donna ces quelques milliers de dollars d'économie au Secours Rouge puisque désormais il n'allait plus savoir que faire de ce maudit argent, héritage d'un régime qu'il quittait définitivement. Et il s'en fut travailler en U.R.S.S. comme spécialiste étranger à haut salaire. On devine ce qui arriva. Lors de son deuxième voyage en terre promise, il n'y avait plus d'Intourist, plus de guide, plus d'interprètes, plus de discours ni d'explications ni de souri

ges, mais il y avait la vie affreuse, la triste réalité. Smith ne put ne pa faire la comparaison entre les deux. Et ses sentiments de militant honnête ne lui permirent pas de ne pas s'indigner de la différence et surtout de la justification officielle qu'on lui en donna. Le communiste se mit à protester. Les déboires vinrent. Dans un livre " J'ai été ouvrier en U.R.S.S."(I) il a narré ses tribulations qui devaient se terminer par son départ de l'U.R.S.S. Nous donnons ici un des chapitres de son livre. Smith étant communiste, assiste à un meeting des membres du Parti de l'usine où il était occupé.

Au meeting du Parti à l'Electrozavod.

En novembre 1933, la cellule du Parti reçut une lettre du comité central lui signalant que l'usine était en retard pour le programme annuel. Un meeting des membres du Parti eut lieu au théatre ouvrier sur la Vodenskaya Plostchad pour en discuter. Il ne faut pas perdre de vue que ces membres étaient les propagandistes, agitateurs, directeurs, secrétaires, brigadiers et contremaitres de tout poil - aristocratie privilégiée de l'usine - et nullement les ouvriers ordinaires attachés à la production. Malgré tout il y avait parmi eux pas mal d'honnêtes gens, mais qui ne pouvaient exprimer leurs opinions que d'une façon très indirecte et en courant des dangers certains.
Prirent d'abord la parole le directeur en chef de l'usine et Koulakov, le secrétaire de la cellule du Parti. Ils se plaignirent que les ouvriers étaient trop matérialistes et n'avaient pas le souffle sacré les poussant à travailler énergiquement pour le bien commun.

Ils déclarèrent que bien que le journal de l'usine se fût vanté de la voir à la tête du progrès, ce n'était qu'un vaste bluff. On était nettement en retard. Le budget se soldait en déficit, l'argent manquait, et la raison majeure de cet état de choses était que l'on ne savait pas tirer parti du matériel brut fourni à l'usine. La moitié en était gaspillée par négligence ou malfaçon. Une proportion considérable des produits finis livrés au dehors revenait en fabrique comme non utilisable.

Ils firent appel aux membres du Parti pour montrer aux ouvriers la façon de travailler afin de tâcher de les amener à un meilleur résultat et à remplir le programme. Ils nous demandèrent nos suggestions et nos critiques de façon à améliorer le rendement.

Les secrétaires de diverses associations les remplacèrent à la tribune et parlèrent dans le même sens.

J'écoutai attentivement tous ces discours. Mon impression fut que la plupart des orateurs étaient réellement sincères dans leur désir de chercher à amender la situation. Malgré les déboires que j'avais éprouvés depuis mon arrivée dans l'Union soviétique, ma foi dans le parti communiste restait profondément ancrée. Je croyais encore, malgré les preuves évidentes du contraire, que ces gens là représentaient la crème des ouvriers de l'usine, le groupe le plus dévoué et prêt aux plus grands sacrifices. C'est de tout coeur que je pris la parole pour présenter mes idées.

- Camarades, commençai-je, je suis d'accord avec Petrovsky et Koulakov. Ils ont parfaitement exposé la cause de nos erreurs. Mais je constate qu'ils ne proposent aucun remède. Dans notre atelier, par exemple, il y a beaucoup trop de contremaitres ne faisant rien que se promener de long en large. Les "calculators" abaissent sans cesse les prix du travail aux pièces avec le résultat que les ouvriers gagnent moins et ont à forcer de vitesse pour ar-

---

(I) On peut commander ce livre à notre office de Librairie au prix de I8 fr.

ver à leur quota. Les fonctionnaires de l'usine ont aussi leur part de responsabilité dans la faillite du programme. Soixante quinze pour cent des contremaitres sont des fainéants. Il n'y a qu'à les supprimer. Ces bons à rien touchent de gros salaires, des primes, tandis que les ouvriers n'ont même pas suffisamment pour couvrir leurs dépenses journalières. Si vous tenez à abaisser le prix de revient, chassez la plupart de ces gens inutiles.

A ce moment Jourov, le secrétaire du Parti, m'interrompit. Je parlais trop nettement, et les bureaucrates inquiets donnaient des signes d'agitation. Jourov suggéra qu'un temps limité fût alloué à chaque orateur. Quelqu'un proposa cinq minutes, un autre vingt, un troisième une demi-heure, et un dernier demanda qu'il fut permis de parler autant qu'on le voudrait. Il était clair que certains membres du Parti désiraient m'entendre, et voulaient m'encourager à poursuivre.

Jourov vit le danger.

- Je crains, dit-il, que si nous laissons le camarade Smith continuer, il ne s'arrête jamais, et il faut vous rappeler que nous avons encore bien des sujets à traiter. Malheureusement Smith ne comprend pas la vie de l'Union soviétique. Il ne se rend pas compte que nous n'avons pas encore le socialisme ou le communisme.

Le découragement me prit quand je constatai que Jourov, le secrétaire du Parti, oubliant les appels qu'il nous avait adressés pour susciter nos suggetions et nos critiques, essayait de me fermer la bouche. Mon enthousiasme était tombé.

- Camarades, dis-je, je termine. Nous n'avons ici ni le socialisme ni le communisme, c'est parfaitement exact. Mais, même dans les pays capitalistes, les ouvriers gagnent assez pour se nourrir et se vêtir. Ce qui me confond, c'est que tel ne soit pas le cas dans l'Union des Soviets. J'ai vu de mes yeux dans mon voyage sur la Volga des quantités de gens mourant de faim. Aucun progrès ne peut être réalisé tant qu'il en sera ainsi pour les prolétaires. Telle est la cause, camarades, qui handicape notre programme.

A ce moment des cris s'élevèrent du sein du "Presidium" (comité chargé du meeting) dont les membres étaient assis au fond de la salle.

- Tu es un menteur. Un contre-révolutionnaire. Incapable de me maitriser, je hurlai:

- Oui, je le sais, celui qui est avec les ouvriers est un contre-révolutionnaire. Pourquoi ne donnez-vous pas plus de pain à ces malheureux? En Amérique on nourrit mieux les chiens, que vous les prolétaires. C'est tout ce que j'avais à dire. J'ai fini.

Et je m'assis.

Une tension extrême règnait dans le hall. L'estrade était à deux doigts d'être prise d'assaut par ces forcenés dont je devais être la première victime. Les membres du Parti n'attendaient que le signal de leurs chefs pour me châtier de mon attitude provocatrice. Mais les gens de sens plus rassis comprirent nettement que tout action dirigée contre moi pouvait avoir les conséquences les plus sérieuses puisque j'étais encore citoyen américain muni d'un passeport de mon pays.

Jourov se leva et se tourna vers le Presidium.

- Camarades, vous ne connaissez pas Smith, dit-il, bien qu'il fasse tous ses efforts pour nous aider. Dès qu'il voit à l'usine quelque chose qui cloche, il se précipite à mon bureau. Je le vois sans cesse, et il nous a maintes fois aidés à rectifier des fautes.

Je fus ébahi d'entendre ces éloges. Ce n'était certes pas ce à quoi je m'attendais.

Jourov continua :

- L'erreur profonde du camarade Smith, toutefois, c'est de nous demander de payer davantage les ouvriers. Si nous nous rangions à ses vues, ce serait la famine générale. Cela, nous ne le ferons pas. En augmentant les salaires et en réduisant le prix des vivres, nous n'aurions pas de quoi fournir à chacun le nécessaire. Nous, à titre de communistes, nous devons manger et vivre mieux que les ouvriers. Nos responsabilités sont plus lourdes. Tout, en fait, repose sur nous. Par exemple, ne sommes-nous pas restés aujourd'hui à l'usine bien après le départ des ouvriers? Et cela se renouvelle tous les jours.

" Ne t'émeus pas, camarade Smith, de ce que tu ne trouves pas ici les conditions de vie auxquelles tu t'attendais. Que la pensée des gens que tu as vus mourant de faim ne t'attriste pas. Si 20 millions d'entre eux disparaissaient ainsi, il nous en resterait toujours assez pour continuer notre travail. Et puis, après touty qu'importe que des millions de gens meurent, pourvu que le socialisme vive? Ne te trouble pas de choses que tu ne comprends pas et qui ne te regardent pas. Personnellement je t'aime beaucoup. Tu n'as pas l'intention de nous nuire. Tu as assez pour toi, n'est-ce pas? Sinon tu n'as qu'à demander davantage. Aussi ne t'inquiète pas des ouvriers. Maintiens-toi en bonne forme et en bonne santé. Quand nous aurons établi le socialisme, le reste des travailleurs aura une vie meilleure.

Il se tourna vers l'assistance:

- Un dernier mot, camarades. Je ne veux pas entendre appliquer à Smith l'épithète de contre-révolutionnaire. Vous devez oublier ce qu'il a dit ici. Il n'est pas au courant, et c'est de notre faute, car nous ne l'avons pas suffisamment instruit.

" Nous devrions nous entendre avec le ministère des étrangers pour nous occuper de l'instruction à donner aux spécialistes étrangers afin de leur faire comprendre les conditions de l'Union soviétique. Et maintenant revenons rapidement à notre résolution de remplir le programme fixé et à l'élection d'un comité chargé de mettre en oeuvre nos propositions.

Quand j'entendis Jourov exposer cette nouvelle doctrine communiste, il me sembla que le monde s'était retourné pour marcher la tête en bas. Les mots mémorables du manifeste communiste me revinrent à l'esprit :"Ils (les communistes) ont leurs intérêts intimement liés à ceux du prolétariat"Ces paroles, que j'avais souvent lues, m'étaient restées gravées dans le coeur.

Je songeais aux sentences de Lénine, que " les communistes doivent se tenir en contact étroit avec les masses, et gagner leur confiance en défendant leurs intérêts jusqu'au bout". Je me rappelais le fait si souvent cité de ces communistes russes sous le tsar se battant pour obtenir aux ouvriers un peu plus de thé chaud.

Et aujourd'hui je me trouvais en face d'un chef communiste adoptant froidement l'idée de laisser mourir systématiquement de faim un peuple entier, et pourquoi cela?

Si Jourov était sincère dans son opinion, et que de tels sacrifices fussent justifiés pour atteindre le grand idéal de la mise sur pied du socialisme, alors comment ces sacrifices n'étaient-ils seulement demandés qu'aux malheureux ouvriers et paysans et pas aux communistes? Qui resterait donc pour jouir de ce paradis socialiste de l'avenir si des millions d'êtres humains étaient ainsi condamnés d'avance à la mort? N'était-ce pas seulement une fantasmagorie tragique destinée seulement à resserrer le joug d'une bureaucratie cruelle et égoïste autour du cou de l'infortuné peuple russe?

Que restait-il alors des préceptes des prophètes Marx et Lénine, à savoir que les communistes devaient être les éléments les plus conscients, les plus dévoués des masses, prêts à se sacrifier pour elles? Ou trouvait-on la justification de ce monstrueux égoïsme que je venais d'entendre, cette doctrine qui affirmait la légimité des sentiments inhumains de cette bureaucratie vivant dans le luxe et les faveurs tandis que le peuple crevait de faim? C'est donc pour assister à ce spectacle que j'étais venu en Russie! C'est donc pour cela qu'ouvriers et paysans avaient fait la révolution.

Tandis que ces pensées s'agitaient tulmutueusement dans mon cerveau, le mmeting continua encore pendant quelque temps. Les derniers orateurs emboitèrent le pas à Jourov et exaltèrent mon travail et la sincérité de mes sentiments. Ils ne faisaient hélas que verser du sel sur des plaies béantes. Une fois les révolutions votées, et l'élection approuvée d'un comité d'action destiné à activer le programme indiqué, eut lieu un banquet. Mais je ne pus y faire honneur. J'étais dans un état de tension nerveuse. J'avais la gorge serrée. M'étais-je trompé? Ne dissimulaient-ils pas leurs intentions réelles à mon égard? Ces paroles flatteuses ne cachaient-elles pas des intentions agressives imminentes contre moi?

Divers memebres du Parti s'approchèrent et me donnèrent une tape amicale dans le dos. L'un d'eux me dit: Celui qui traite Smith de contre-révolutionnaire est un " dourak " (fou).

D'autres criaient :" Hourrah pour le camarade Smith."

Soudain je me sentis soulevé sur les épaules de la foule au milieu d'acclamations sans fin.

- Pourquoi ne manges-tu pas, et ne prends-tu pas part à la joie commune? disaient-ils.

Mais je songeais en moi-même que j'aimerais mieux partager la croûte de pain noir dont s'alimentaient les malheureux travailleurs russes et souffrir avec eux que de souscrire à de pareilles doctrines.

Quand je regagnai mon logis après le banquet, j'avais le coeur ulcéré et brisé. D'un regard ma femme vit ma figure décomposée et s'écria :

- Qu'as-tu? Encore des histoires à l'usine? Je le vois bien à ta mine. Il y a eu encore des disputes?

Je m'efforçai de la calmer et l'assurai qu'il n'y avait rien du tout, mais je n'y réussis pas.

- Mon Dieu, se lamentait-elle, que va-t-il t'arriver? On finira par te fusiller. Que deviendrai-je alors? Oh sortons vite de cet affreux pays, tandis que nous le pouvons encore, même si nous devons tout perdre. Nous pourrons recommencer notre vie aux Etats-Unis.

- Non, fis-je, obstinément. Nous ne partirons pas. J'entends rester ici tant que mon sauf-conduit américain sera valable.

Cette question était un sujet de disputes entre nous depuis les premiers jours de notre arrivée dans l'Union soviétique. Ma femme, convaincue que nous avions été induits en erreur, insistait pour le départ. Mais avec entêtement je refusais de reconnaitre que j'avais commis une faute. Plus elle se plaignait, plus j'étais décidé à rester à tout prix.

Elle continua pleurant amèrement:

- Oui, tu retournerais aux Etats-Unis, mais ce sera dans un cercueil, une fois qu'ils t'auront exécuté.

Pourquoi n'as-tu pas suivi l'avis de Tomek, l'ingénieur qui est reparti pour l'Amérique il y a un an et demi? Il t'avait conseillé de l'accompagner. Il t'avait affirmé que tu n'instaurerais jamais le socialisme dans ce pays.

" J'ai la conviction que tu cours à la mort ici parce que tu ne sais pas retenir ta langue. C'était la même chose là-bas. Tu mettais toujours l'amberge au vent, luttant pour la justice dans le Parti, dans l'usine, dans la société fraternelle. Rappelle-toi que tu n'es pas en Amérique ici. Ne sais-je pas, par mes amis et mes voisins, ce qu'ils font des gens comme toi. Si tu ne veux pas quitter ce pays, je partirai sans toi. Je me sauverai par la fenêtre. Je me suiciderai et tu me trouveras morte. Je ne veux pas assister à ton exécution. Ou bien tu finiras comme le mari d'Anna Wikkukel, ce réfugié politique hongrois qui mourut d'un arrêt du coeur au sortir d'un meeting. Pense un peu à Chernitsky, le meilleur camarade communiste hongrois qui a disparu en 1932. Le Gué-Péou mettra aussi sa griffe sur toi. Tu perdrais la vie, et pourquoi, je te le demande? Pour le communisme qui règne ici? Mais c'est bien pire que le capitalisme."

Aucun de nous deux ne put dormir cette nuit là. Le lendemain ma femme était alitée en proie à des crises nerveuses.

QUELLES SONT LES CAUSES DES GUERRES?

Réponse au camarade Brémond (I).

Il pourrait paraitre fastidieux de revenir sur le sujet traité dans la "lettre ouverte" de notre cam. Brémond, après tout ce qui a été dit lors de la discussion à propos de la guerre avec l'ex-minorité de la Ligue. Mais il nous est apparu que l'opinion du cam. Brémond n'est pas isolée; que devant l'extrême complication de la situation internationale (complication qui s'exprime dans ce fait à première vue contradictoire: c'est que la course aux armements continue de plus belle, les provocations à la guerre se multiplient tant et plus tandis que d'autre part la diplomatie s'emploie et non sans succès, à retarder le déclenchement de la conflagration générale) devant cette complication, disons nous, certains croient que nous avons eu tort, que nos contradicteurs voyaient plus juste. lorsqu'ils indiquaient comme étant à l'origine des guerres la volonté de détruire des richesses et des hommes et non pas les antagonismes entre les états. La sagesse populaire attribue couramment d'ailleurs la guerre au fait qu'il y aurait "trop de gens". L'explication est attrayante par sa simplicité et son radicalisme. Mais ce serait, à notre avis, pour un révolutionnaire faire fi de tous les éléments positifs de la science socialiste que de s'en remettre dans ce domaine, comme dans beaucoup d'autres d'ailleurs, à la sagesse populaire. Quant à nous, nous préférons ne pas céder au besoin de facilité de beaucoup et nous maintenir sur la terre ferme de l'explication matérialiste, même lorsque cette dernière manière parait moins simple et moins radicale.

Ne nous arrêtons pas aux petits à côtés de la lettre de notre camarade Brémond (il nous reproche par exemple de tant insister sur les mobiles impérialistes des guerres, alors que pour des révolutionnaires ce devrait être là une "chose entendue". Mais quelle contradiction, camarade.) La seule véritable raison de la guerre qui se prépare, nous dit Brémond, c'est la destruc-

(I) Voir sa lettre dans le n°°4 de notre "Bulletin".

tion des hommes en surplus, l'anéantissement physique d'une partie du prolétariat et son muselage définitif dès les premiers jours des hostilités, même dans les pays démocratiques. Brémond élargit sa thèse et déclare que " partout et de tout temps", la plupart des grandes guerres eurent pour but essentiel la déviation opportune des luttes intérieures ou manifestes ou latentes.

Que voilà un raisonnement bien simpliste. Que les antagonismes de classe à l'intérieur d'un état soient une des causes qui pousse la classe dirigeante de cet état à hâter le moment du déclenchement d'une guerre, tout le monde l'admettra. Mais cet antagonsime à lui seul ne suffit pas à expliquer la guerre. Car pourquoi la guerre et non pas par exemple la répression des forces rebelles? C'est probablement parce que la guerre apparait aux maitres de l'état comme un instrument plus adéquat à la réalisation de leurs buts. Un mouvement de répression bien mené réduirait incontestablement la tension à l'intérieur de l'état, mais c'est l'état qui payerait les pots cassés. Dans la mesure où la contre-révolution laisserait des rancunes, (et quel est le mouvement de ce genre qui n'en laisse pas) elle laisserait subsister les causes de désunion ou même ajouterait de nouvelles aux anciennes. En admettant que la classe dominante estime qu'une entreprise contre-révolutionnaire puisse ne faire sans trop d'inconvénients pour la stabilité intérieure de son régime, il reste encore qu'elle s'affaiblit vis-à-vis de ses ennemis extérieurs. Avant d'entreprendre une guerre on peut être certain que la bourgeoisie soupèse ce qu'il lui sera le plus avantageux: ou bien une guerre ou une contre-révolution.

Bien sûr, il arrive qu'au cours d'une guerre la bourgeoisie fasse front unique contre certaines classes en s'alliant à "l'ennemi "extérieur. Ainsi la féodalité française contre le tiers état pendant la grande révolution, en 1871, Thiers souhaitait que les prussiens occupent Paris pour ces damnés prolétaires. Et si on voulait des exemples plus récents, on pourrait prendre la bourgeoisie tsariste (soutenant n'importe qui contre les rouges et les capitalistes espagnols s'alliant à Hitler et Mussolini pour en finir avec la république de 1931 qui pourtant n'a pas été si tendre que cela pour les travailleurs). Dans tous ces cas là, la guerre devient une guerre civile.

Mais avec tout cela nous n'avons pas encore expliqué la guerre <u>impérialiste</u>, la guerre qui ne provoque pas une différenciation au sein des états mêmes mais qui, au contraire, trouve les différentes classes d'une même nation unies entre elles jusqu'à un certain point. Et on pourrait même dire que l'union préalable de ces classes est dans une certaine mesure une des conditions d'une telle guerre.

Il est certain que la destruction des richesses et des hommes en surplus ne peut pas être le but ultime d'une pareille guerre. On pourra objecter qu'elle n'en a pas moins cete effet. Encore est-il dangereux de confondre cause et effet. C'est essentiel, si on veut pouvoir combattre la guerre et le capitalisme par des moyens adéquats. Dans les guerres, le capitalisme n'épargne ni les richesses ni les hommes. Il en fait une consommation abondante. Mais encore veut-il que cette consommation soit <u>productive</u>, rapporte. Ainsi pour le capitalisme allemand, il ne s'agit pas de trouver un moyen de faire disparaitre la population allemande en surplus, mais bien au contraire, de l'employer le plus économiquement et le plus rationnellement possible à l'extension de l'empire allemand. Hitler est apparu comme l'homme providentiel capable de créer à l'intérieur de l'Allemagne les conditions où il fut possible d'utiliser la légion de chômeurs au réarmement allemand. C'est pour cela que l'économie qu'il a créée ressemble à une économie de guerre. Mais il ne faudrait pas croire qu'avant Hitler le capitalisme allemand fut foncièrement pacifique. IL le fut tant que les circonstances ne laissèrent pas d'autre place qu'à une

politique de pacifisme, après par exemple la débacle de l'empire. Mais les puissances qui hissèrent Hitler sur le pavvis sont les mêmes qui soutinrent les projets funambulesques de Guillaume II, les magnats du fer et du charbo

Les impérialismes britanniques et français sont essentiellement conservateurs. Ils s'attachent à conserver jalousement ce qu'ils ont. Pour ce faire ils y emploieront toutes les ressources en hommes et en richesses de leurs vastes empires, mais ne craignons rien, ils ne les emploieront pas improductivement (nous laissons de côté les gaspillages inévitables qui résultent d'une part, de la bureaucratisation des rouages que suscite une entreprise aussi vaste et, d'autre part, de ce qu'au sein de ces impérialismes différents clans parfois à intérêt très divergents, luttent pour la préséance.

Le partage et le repartage du monde reste la cause essentielle des guerres impérialistes. Et il semble bien qu'il doit en être ainsi tant que le monde, économiquement unifié - ou en voie de l'être - ne le sera pas politiquement, tant qu'à la production et à la division du travail, qui se font déjà à l'échelle de l'univers, ne correspondra pas une communauté d'hommes conscients des liens d'interdépendances qui lient les peuples entre eux. Pour cela, il faut abolir les nations, les fondre les unes dans les autres. La bourgeoisie dont le rôle historique a précisément été de créer les nations modernes en est incapable. Seul le prolétariat pourrait le faire. Mais encore faut-il qu'il devienne réellement conscient de ses intérêts et qu'il rejette tout nationalisme. C'est précisément là le grand problème. Le cam. Brémond estime que proclamer - et surtout démontrer chaque jour par le menu détail - que l'impérialisme est la cause des guerres c'est en quelque sorte enfoncer une porte ouverte, parce que pour un révolutionnaire ce doit être une chose entendue. Mais nous croyons que pour l'ensemble de la classe ouvrière c'est loin d'être une " chose entendue ". Le prolétariat dans tous les pays patauge dans le nationalisme le plus fangeux. Et ce n'est pas en montrant la bourgeoisie comme animée par une volonté de destruction irraisonnée qu'on parviendra à ouvrir les yeux des travailleurs. Elle aura facil d'alléguer toutes les mesures prises dans le but de réaliser une communauté nationale de toutes les classes et même dans un but de paix internationale. Le véritable travail de débourrage de crânes consiste à marquer dans les faits comment le capitalisme, au travers de son pacifisme de façade, poursuit le cloisonnement national des peuples et crée par là les causes irrémédiables des guerres.

Rectification : Le camarade Brémond nous prie de dire que c'est par erreur que, dans son précédent article, le nom de Frémont a été associé à ceux des faux bergers du politico-syndicalisme dont il voulait stigmatiser la fuite probable loin des fronts en cas de guerre.

BIBLIOGRAPHIE.

==========

Maurice Dommanget.- De la Marseillaise de Rouget de l'Isle à l'Internationale d'Eugène Pottier. Libraire Populaire, Paris, une brochure : 4 frs.